

III

—Avez-vous eu quelque fâcherie avec Bébé ? demanda le lendemain Mme Sauvan, rappelant à Georges son attitude de la veille.—Non !—Tant mieux ; j'avais cru.

Et Georges, obligé de se confondre en dénégations mensongères, étouffait sous le masque d'indifférence qui lui plaquait le visage. Sa résolution était prise d'ailleurs, il saurait lutter victorieusement contre la présence continue de Lucile. Mais, ainsi vont les choses et surtout les choses d'amour, après quelques jours de froideur et de réserve, las de se débattre en vain, sentant sa volonté perdre pied, Georges se livra tout entier au flot qui l'emportait, les yeux fermés, sans se demander où cela le mènerait.

IV

En septembre on fit les vendanges. Naturellement Georges fut de la partie. Dès l'aube, chacun à son poste s'efforçait de prendre l'avance, et les grappes de tomber, vermeilles et juteuses, et les corbeilles de s'empirer.

La vigne tapissait les deux pentes d'un coteau. Avid de se montrer habile, Georges eut tôt dépassé les autres vendangeurs et arriva le premier sur le versant opposé. Là, seul au milieu du silence, il se prit à chanter. Timide d'abord, puis enhardie peu à peu, sa voix monta, pleine et fraîche, des vignes frissonnantes s'éleva dans l'air matinal :

Vendangeons sous le jour vermeil,
Par les coteaux et par la plaine ;
Car de rosée et de soleil
Du grain juteux la pulpe est pleine.
—Comme ce raisin jaunissant,
Ton cœur, petit cœur de mésange,
Au soleil d'amour mûrissant,
Ton cœur attend sa vengeance ?

C'était une chanson dont il avait composé paroles et musique. Des bravos enjoués saluèrent son couplet. Radieuse, l'aurore sur les joues, ses boucles blondes ébouriffées sous un grand chapeau kabyle, sa fine silhouette se profilant sur le ciel bleuissant, monsieur Bébé applaudissait le chanteur.

—C'est très bien, dit-elle, continuez. Vous ne voulez pas ? Alors travaillons.

Et ils se mirent à la besogne, boudeurs et renfrognés ; lui, maudissant la sotte honte qui l'avait retenu ; elle, dépitée d'avoir ordonné en vain et de s'être heurtée à une résistance inattendue.

Cependant le soleil, escaladant l'horizon, prenait une force nouvelle à chaque pas de sa course ; bientôt ses traits plus acérés chassèrent les travailleurs de la vigne : on déjeuna. A table, la gaieté déborda, franche et sonore, comme le sang bouillonnant qu'on avait épandu le matin

dans les grands foudres du cellier. L'assiduité et chaleur aidant, M. et Mme Sauvan se retirèrent pour prendre un peu de repos, puis ce fut Aline qui s'en alla vaquer aux soins du ménage : Georges et Lucile demeurèrent seuls.

—Monsieur Georges, à quoi pensez-vous donc ? interrogea Lucile, rompant la première un silence qui commençait à leur peser.

—A quoi je pense ? A rien, ou plutôt à des choses tellement folles qu'il vaut mieux n'en point parler.

—Vraiment ! quelles sont elles ?

—Lorsque des projets sont à ce point chimériques on n'a qu'à les taire.

—Mais non, voyons. Parlez. Dites, qu'avez-vous ? Et elle se penchait vers lui, tentatrice et félinement insinuante.

Et sentant éclater son cœur sous la poussée triomphante de cet amour trop profond pour demeurer plus longtemps caché : Ce que j'ai ? murmura déjà Georges, ce que j'ai ? C'est que je vous aime, que je vous aime et que j'en deviens fou ! !...

Mais soudain un galop précipité qui se rapproche de plus en plus, une voix qui sort d'un bruyant nuage de poussière : Bonjour ! Bonjour ! C'était Fabien qui se rendait au village. Le charme était rompu : d'amers souvenirs vinrent étouffer sur les lèvres de Georges l'aveu près de s'en échapper ; l'occasion perdue ne devait jamais revenir.

Et le soir, à l'heure de la séparation habituelle, ils eurent l'un pour l'autre un regard mélancolique et résigné, semblant dire : le sort ne l'a pas voulu, que pouvons-nous faire ?...

V

Octobre approchait à grand pas, et avec lui les dernières leçons. Mais on devait se revoir, on exigeait de Georges la promesse qu'il viendrait de temps à autre passer une bonne journée avec ses amis de Birkadem, lorsqu'un matin Mme Sauvan :

—Monsieur Georges, j'aurais une communication à vous faire.

—Tout à vos ordres, répondit Raymond, avec un enjouement vite réprimé, dès qu'il eut remarqué la froideur inusitée de Mme Sauvan.

—Voici la chose. On vous a laissé prendre avec Bébé quelque camaraderie dont on parle fort dans le village, ce que d'ailleurs vous savez peut-être.

Georges demeura interloqué ; sans doute, oui, il avait eu vent de certains racontars, mais Mme Sauvan était bien bonne...

—Pardon, pardon, interrompit-elle, il ne faut pas donner prise aux méchantes langues, et tout en reconnaissant votre parfaite courtoisie, je vous rappelle, amicalement, que vous êtes venu ici

pour donner des leçons, et rien que pour cela.

—C'est bien, madame, je ne l'oublierai pas, répondit Georges en s'inclinant profondément pour cacher les sanglots qui lui envahissaient la gorge et les larmes silencieuses qui lui montraient aux yeux...

Arriva le jour suprême de la leçon finale. Aline et Lucile ne parurent point. M. Sauvan invita Georges à dîner, mais Raymond refusa. L'offre n'était point faite à cœur ouvert, ce n'était plus là le parfum de franchise et d'amitié que fleuraient les paroles d'autrefois. Dans une dernière et menteuse poignée de main, M. Sauvan lui glissa quelques billets bleus, cet argent qui semblait lui dire : Tu m'as servi, je te paie, tout est bien fini entre nous... Hélas, oui, tout était fini ! L'espoir même s'envolait à cet heure.

Toute la journée, Georges erra comme un fou à travers les ravins et les fondrières. Le soir, rentré à Alger, dans sa petite chambre où il avait si souvent rêvé à elle, ses

CE QU'ELLE EST MERCIENNAIRE !



Elle (à son fiancé).—Combien avez-vous réalisé de votre blanchisseuse, cette semaine ?

Lui.—Mon Dieu ! Vous êtes la fille la plus mercenaire que j'ai jamais vue. Je crois vraiment que vous m'esponez pour mon argent.

larmes se firent jour en sanglots éperdus. Il revit son amour fleurissant au ciel libre et clair, puis l'orage subit, l'ouragan dévastateur : les brumes d'octobre après les clartés d'août. Et cédant au besoin de s'épancher de crier à quelqu'un ses espoirs disparus et son douloureux calvaire, il écrit :

Monsieur Bébé,

Sans doute c'était une grande hardiesse et je méritais d'être puni : moi lever les yeux vers vous ! Et pourtant qui sait ? Qui sait si le rêve qui m'a longuement berçé était vraiment chimérique, si l'espérance souriante, à laquelle je m'étais insensible abandonné, n'aurait jamais pu devenir l'heureuse et douce réalité ?

Où irons-nous tous deux ? Quelle destinée nous attend ? Quel foyer simple et tranquille éclairera vous de votre grâce mutine et de votre gaieté d'enfant moqueur ? Dans l'avenir pour vous, plein de promesses, vous aurez vite oublié cette connaissance de hasard, cette amourette d'un instant. Mais moi ! quelles que soient les vicissitudes qui me guettent au détour de mes vingt ans, combien j'aimerai voir repasser devant mes yeux voilés cette heure de ma vie, délicieuse dans la vague tristesse du souvenir lointain, comme le parfum troubant de ces fleurs qu'on retrouve parfois, desséchées et jaunies, dans les feuillets poudreux d'un vieux livre égaré.

Mais non, tout ce que je vous dis n'est que mensonge. Est-ce que c'est possible ? Est-ce qu'on aime si vite ? C'est bon dans les romans cela, et nous en sommes loin des romans, nous sommes dans la vie âpre et rude, avec la raison la froide raison pour guide. Non, non, ce n'est pas vrai, il ne faut pas que cela soit vrai, vous comprenez que ce serait trop douloureux. Et puis... et puis après tout, qu'on en souffre ou non, il vaut encore mieux rire que pleurer...

VI

Cette lettre, Lucile ne la reçut jamais, et Georges fit bien de la déchirer lorsque la nuit conseillère eut passé sur son effervescence.

Après tout, est-il était tant à plaindre ? N'a-t-il pas eu de l'amour le meilleur, l'idéal ? L'amour est un peu comme ces voiles qui se détachent nettes et blanches sur le bleu de l'horizon. Approchent-elles ? Adieu la pureté laïteuse, ce ne sont que taches et maculatures ; leur blancheur de lys n'est plus qu'un gris sale qui fait peine à voir.

Georges a souffert, sans doute, mais qui résoudra jamais la question : s'il vaut mieux ne point souffrir ou bien connaître ce qu'est la souffrance ?

L. SUBERHIELLE.

(*La Revue Algérienne.*)

Ripans Tabules have come to stay.

LES NOUVELLES RÈGLES DU POKER



Le ministre Hopkins.—Je vous vois. Qu'avez-vous ?

Le paroissien Rastus.—Quatre as.

Le ministre (emportant l'argent).—Ce n'est pas bon ; j'ai Nero.

Le paroissien.—Hein ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le ministre.—C'est un secret ; je n'ai pas le droit de te le dire.